

# Dédé [suite]

Autor(en): **Essebac, Achille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568498>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# DÉDÉ

PAR ACHILLE ESSEBAC

Que j'en ai vu depuis, de douces choses, belles et pleines d'une adorable tentation puérile et pure! Elles m'ont été défendues parce qu'elles n'étaient pas d'uniforme... Et je n'ai plus ri en cassant mes ongles sur des boutons de nacre; et jamais plus je n'ai pu dire à un petit Dédé gentil comme lui: „Dédé...“ tout bas et tout doucement; jamais plus...

Mais toujours, impitoyablement toujours, j'ai désiré, sur des lèvres, cueillir un peu de beauté, en leur donnant tout ce qu'elles auraient voulu de mon coeur.

## LES PREMIERS TROUBLES

André les connaissait tous, ces détails de mes vacances. Il m'avait entendu parler de Zézette et d'Albert. Il savait, lui qui ne quittait guère sa maman, quelles licences m'étaient possibles hors la discipline étroite du collège, dans l'indépendance qui me paraissait tellement invraisemblable qu'à peine j'en usais. Mais André, jamais, ne fit allusion à rien de répréhensible. Ses paroles, images de ses pensées, étaient saines; elles étaient douces et caressantes aussi parce que tout en lui disait grâce et douceur affectueuse, sans équivoque. J'aurais cru le blesser cruellement si j'avais laissé entrevoir au frère adolescent, que j'aimais de toutes mes forces, le moindre désir de connaître les secrètes défaillances de sa chair.

Et pourtant!

De même que je ressentais avec délices, avec crainte, les plus inexprimés de ces tressaillements, sans doute, lui, remarquait aussi ce qui pouvait échapper, à ma bouche, à mes yeux, à mes gestes, d'aspirations vers un je ne sais quoi où, sans parler, sans se mouvoir, sans se voir presque, silencieusement, tout ce que nous retenions dans la pudeur tremblante de notre amitié aurait pu s'épanouir, vivre, être.

Comme moi, Dédé a su quelque part ce qu'un jour ou l'autre apprennent les jeunes hommes, même quand la vigilance attentive des mamans semble ne pas les quitter. Cela, je l'avais vu dès la rentrée; cela était contenu dans l'angoissante préoccupation de ses yeux, dans la gaieté factice de ses jeux. Cela, la délicate inexpérience de ce qu'il savait, de ce qu'il désirait et, peut-être, ne connaissait pas... Quelqu'un le lui avait dit... Oh! ce quelqu'un!... La hardiesse misérable et délicate de l'initiateur. Les mots experts qui affirment sur sa jeune bouche; les choses qui tremblent devant nos jeunes yeux!...

Et s'il attendait que je voulusse l'interroger; si, tout seul, il pleurait le mutisme où je me renfermais? Je n'avais donc qu'à parler, à oser, et tout ce que nous retenions dans la pudeur tremblante de notre amitié pouvait s'épanouir, vivre, être...

Oh! je sais! Je sais bien que l'on va rire et se récrier. Cependant je ne voudrais pour rien au monde ne les avoir pas vécues, ces minutes adorables où le vertige nous prenant sur les altitudes de l'affection nous penchait vers l'abîme dont un mot nous eût fait les victimes meurtries et charmées...

Je ne parlai pas. Je n'osai pas. Mais quand Dédé me regardait sans rien

dire, quelquefois, son silence était une musique que n'eussent point surpassée les plus tendres paroles de sa bouche chérie...

Nous n'étions pas à la remorque de communes jouissances. Nous ne pensions pas à subordonner la douceur permise de voir à l'ivresse différente de sentir.

Pour moi, toutes mes forces amoureuses se groupèrent, en ce temps de jeunesse et de délice, autour de la figure radieuse d'un enfant comme moi, que j'aurais aimé seulement comme un frère, si l'éclat de ses yeux et le silencieux appel de sa bouche ne m'avaient révélé, par delà les rêves, l'existence certaine d'un autre amour si lointain et d'autres joies, dont la seule pensée qu'il en tenait la réalisation possible dans sa chair me fut en ce temps-là si douloureuse et si troublante.

Une de nos plus grandes joies, naïve et folle, était la fête dramatique qui ouvrait, en juin, le cycle attendu des fins d'année. On jouait, cette année-là, Lambert Simnel. Dédé remplissait le rôle du jeune héros de la guerre des Deux-Roses. Son nom, le premier sous le titre d'opéra d'Adam, nous hypnotisait. Le bruit se répandait, colporté par les élèves du „Chant“, qu'il allait être surprenant dans ce personnage dont la romanesque témérité convenait si bien à la fougue attristée de sa personne, à sa gentillesse rehaussée par un art étonnant de précocité.

La répétition générale avait eu lieu la veille, rapidement, nous tous costumés à demi pour ne pas sacrifier le temps des études.

Mais, ce beau dimanche de juin, radieux de soleil dans le bleu intense du ciel, nous voulions montrer le talent dont nous étions capables; la coquetterie déjà savante qu'exaspèrent les costumes, les armes, les armures; parures inouïes comme seulement nous en avons vu sur les inabornables scènes des vrais théâtres et dans nos rêves.

Pendant que nos camarades étaient encore à la chapelle, à une heure, nous montions au dortoir plongé dans une demi-obscurité pour éviter à nos yeux les péchés de tant de regards qui, au jour éclatant, se fussent attardés sur les déshabillés blonds et roses.

Dans la pénombre bleue, les hauts volets clos se fendillaient d'or; et la nuit voulue par nos maîtres n'était qu'un voile amoureusement ajouté au clair-obscur tamisé sur nous en vapeurs chargées de l'haleine énervante des oeillets neigeux du jardin botanique.

Très compliqué, l'habillage des soixante polissons que nous devenions tous, dans le grand dortoir, devant nos petits lits, pantalons, vestes, gilets et chemises défaits, prêts à revêtir ces déguisements dont l'étrangeté flattait les vagues désirs de nos imaginations éveillées.

Chacun trouvait à sa place son costume et ses parures, pourpoints, cottes, brodequins, armes, maillots, ceintures.

Le long des jambes nues, les maillots coulaient d'étroites et prenantes caresses, s'emparant des mollets, accusant les ondulations masculines des cuisses, enfermant les hanches, ceignant les reins. La silhouette de chacun apparaissait nue. Nous étions effarouchés de cette étreinte dispersée sur tout le corps, chaude comme la rencontre inaccoutumée de deux épidermes. Mais la honte spontanée de laisser voir ainsi les formes, qu'à peine nous osions nous avouer à nous-mêmes, se dissipait; et nous allions par le dortoir, promenant l'audace effrontée d'être nus, rassurés par l'hypocrisie charmante de ces gaines qui nous habillaient, en somme, bien qu'à peine.

Les molécules d'or d'un rayon de soleil se jouaient sur André, devant son lit, éclairant ses jambes nues qu'absorbait un mince réseau de soie bruissante dont les mailles s'ouvraient en chantant pour le recevoir. Le maillot avivait les moindres détails de son corps. Tendue sur les muscles, il brillait discrètement de lueurs faites des transparences de la chair qui se laisse deviner, blonde sous l'émeraude glauque comme vert-de-grisée du maillot. Peut-être est-ce ceci qui m'a fait tant aimer depuis, à Naples, — réminiscence à peine plus jolie que la réalité frissonnante de la vision de Dédé, — le Narcisse de Pompéi,

*Svelte et nu en un bronze aux reflets de saphir . . .*

C'était le Dédé que je devinais en l'image obsédante d'Albert, mais avec, dans le fin modelé du nu, l'inexprimable délicatesse, la différence de ciselures qui revêtait de gloire l'unité suprême de ce jeune corps. Parmi les profils des jambes dessinées depuis le creux des reins et la poussée méplate du ventre, jusqu'aux fines chevilles, jusqu'aux talons par quoi s'achevaient, bien campées, les courbes adolescentes des mollets, — Dédé révélait, impeccable, une perfection que n'atteignaient pas les autres.

Toutes les nudités avec peine gantées de caleçons étroits, nous nous amusions de la hâte des costumiers et de l'impatience des surveillants impuissants contre les flâneries dont nous nous faisons un jeu en prenant des airs très affairés. Les uns s'étiraient paresseusement dans la matité blême de maillots gris perle, ou définissaient de jolies attitudes dans la coloration chaude de maillots écarlates. D'autres, échappés d'un ciel d'azur ou d'un enfer phosphorescent, anges ou diables, dévoilaient de longues nudités figées en des bleus froids; ils osaient à peine se mouvoir dans la rigidité souple qui les pénétrait de toutes parts.

Les grands, ceux de dix-sept et dix-huit ans, s'habillaient à quelques pas de nous, dont la vigueur ne s'affirmait point aussi rudement que la leur et laissait unie la jeune grâce de nos cuisses et de nos jambes. Leurs torsos, à ceux-là, s'élançaient musclés hors les maillots de laine violette; ils étaient vêtus comme Salomé, d'un caleçon seulement; et leur corps demi-nu, leurs beaux bras virils, leurs épaules rondes, le galbe de leur nuque, leur poitrine pâle sur le mystère voilé du ventre, semblaient préparer un spectacle divin à quelque improbable Hérode avide de sensuelle beauté.

Yves Le Hel revêtait un tissu couleur des genêts de sa Bretagne, qui patinait d'or la sinieuse tentation de ses formes.

Pour s'enfoncer dans la soie goulue refermée sur lui avec des senteurs chaudes d'oeillets, il se soulevait sur la pointe des pieds. Celui-ci connaissait sa force volontiers laissée nue en la pénombre complice.

La puérité de tout cela! Même dans ce souffle voluptueux qui traversait le dortoir habitué seulement aux paisibles nuits; même avec les troubles cachés sous l'adhérence implacable des maillots qui suscitaient en nous je ne sais quoi de tendre et d'à peu près inconnu dont nos pensées étaient curieuses, — nous restions des enfants.

Et j'ignore pourquoi je réveille ici ces sensations malades. J'en suis seul coupable sans doute. Je n'ai jamais bien vu si d'autres que moi les éprouvaient; et j'aurais mal lu dans les yeux clairs de mes camarades les mots difficiles à traduire qui m'ont paru cependant vouloir dire tout ce que je ressentais moi-même devant ces images inconscientes de leur beauté dans

l'adorable court-vêtu des costumes. Nous rappelions ainsi les personnages simples des Primitifs, comme eux un peu gauches, très naïfs, et surpris de voir nos silhouettes nues estompées de blancheur dans l'austérité du dortoir.

Je n'osai pas approcher Dédé; il était un vrai roi. Sa beauté me fascinait. Le déshabillé sournois de ses costumes, sur le théâtre, exaspérait la pureté de ses formes et faisait mon amitié, désir, folie et souffrance... Sur ce théâtre où l'un de nous, petit collégien joueur, un peu homme déjà, nous dépassait tous par le charme de son jeune corps, par la splendeur émanée de tout lui, par la voix câline, grave aussi et d'une telle souplesse musicale, par les gestes délicats, par une sveltesse dont la grâce inexprimable seulement devinée en récréation, en classe, à la chapelle, partout, s'épanouissait cyniquement, et bravait — puisqu'on la voulait offerte, effrontée, mise en valeur sur la scène éclaboussée de lumière — la retenue, la modestie contrainte de notre existence ordinaire, modératrice tenace de nos élans vers la beauté corporelle.

Aussi Dédé nous étonna par le scandale audacieux de sa nudité... Quand il passait près de moi en me frôlant, ses yeux me donnaient le vertige. Je craignais qu'il me parlât, j'eusse été incapable de lui répondre. Ma gorge se contractait, mes lèvres se revêtaient de subites pâleurs qui creusaient sous mes yeux des sillons d'effroi que j'eusse voulu ne pas laisser paraître.

— Tu es gentil tout plein!

Dédé me dit cela avec un long et profond regard de ses yeux, en insistant sur chaque mot, prunelles contre prunelles, presque bouche contre bouche, tandis que je le coiffais du casque, tandis que je suspendais aux anneaux de la ceinture la rude épée, tangente à sa hanche, qui cachait sous le bras, amoureuxment, sa garde en croix et son pommeau d'acier.

Ses yeux contre mes yeux me faisaient mourir d'inquiétude, par je ne sais quelle insistance dont je ne fus pas absolument sûr... J'eusse voulu mettre mes lèvres dans ses cheveux; rien que sur une petite boucle d'or échappée du casque, près de la tempe... Les coulisses étaient encore dans l'obscurité. — Et Dédé laissait contre ma bouche sa bouche... Et ses yeux me martyrisaient du trop-plein de leur beauté... Son bras tremblait sur la garde de son épée! L'ombre diffuse me permettait de le joindre jusqu'à le toucher dans une étreinte. Je m'approchai... Soudain, les herses et les portants flambèrent sur l'harmonie pourpre et or du camp de Simnel; les armes et les armures rutilaient!... Il était trop tard!... Dédé n'avait pas bougé.

S'il avait voulu!... ou bien est-ce donc moi qui devais commencer?... Et, de ne s'être point dérobé, n'était-ce pas consentir?... Dédé! Dédé!...

Dédé m'avait vu de loin. Il me rejoignit. Je le grondai: c'était bon pour attraper du mal, cette folie de passer sous les torrents qui gonflaient les ruisseaux et dévastaient les parterres... bon pour se faire du mal, Dédé...

Nous rentrâmes par un chemin que l'on ne prend guère d'habitude, en longeant la chapelle, entre le grand parloir et la sacristie.

Là, il y avait continuellement des fleurs, pendant l'été; l'encens, en permanence, y développait ses fumées bleues et son parfum pénétrant... De gros nuages épais et lourds rasant les toits, il faisait noir. Dédé s'arrêta, essuya son front, ses cheveux, et attendit.

J'attendis avec lui...

Et l'air, le lieu ne nous faisaient pas grâce de leur particulière et persistante mélancolie. C'était presque le sanctuaire tout proche; les veilleuses tremblantes sur l'huile sainte des godets de cristal; la nappe blanche de l'autel avec sa haute guipure; les candélabres d'or; les reliques dans les châsses gemmées; le silence qu'imprégnait d'oraisons continues le latin magnifique des psaumes; le mystère radieux et pur du tabernacle. Le mystère d'amour!... Si nous avions voulu, nous y serions entrés dans cette sacristie; déserte jusqu'au soir, personne ne nous aurait vus. La porte était entr'ouverte; sur les murs, on voyait les robes rouges et les aubes transparentes des enfants de chœur; la navette d'or auprès des encensoirs aux chaînettes emmêlées répandues sur un grand meuble de chêne ciré, devant un Christ immobile parmi des touffes de fleurs. A terre, leurs pétales blancs et roses jonchaient le parquet luisant sur lequel on eût dit qu'ils surnageaient. Une chape d'or pesait lourdement sur un chevalet, et il y avait encore d'autres aubes de tulle et de dentelle, des robes d'enfants de chœur, des camails de pourpre bordés d'hermine... Parures d'adolescence et de poésie, douces et recueillies dans le silence embaumé...

Il fallait rompre ce silence dont le trouble nous gagnait tous deux.

Mes paroles indifférentes mentirent, qui dissimulaient l'angoisse d'un amour prêt à braver, enfin! la honte inexplicable de l'aveu:

— Dédé... eh bien! nous remontons?...

— Attends encore un peu... veux-tu... Marcel?

— Quoi attendre, donc?... dis... Dédé!

— Je ne sais pas... Tu vois bien qu'il pleut trop fort, d'abord...

— Mais nous n'avons plus à nous faire mouiller, voyons. Qu'est-ce que tu dis?...

— Attends, voilà tout; ne rentrons pas si vite, je t'en prie... Marcel...

Sa voix faiblit. Il se serra près de moi. Dans l'ombre, je ne voyais que la clarté de ses joues et de ses mains; de ses mains occupées à sécher, avec son mouchoir, les ondes de ses cheveux contractées en admirables courbes de tendresse, de douceur... Je vis, à travers des larmes mal dissimulées, l'effroi de ses regards...

Il fit en hésitant quelques pas vers l'escalier qui remontait de la chapelle aux classes. L'eau fouettait les vitres. Le tonnerre craquelait monstrueusement le silence... Dédé était trempé... Il sentait l'amour, comme tout à l'heure, dans les coulisses, nu, sous son maillot de soie.

— Tu pleures Dédé?

— Non...

— Si, tu pleures. Qu'est-ce que tu as?

— Rien... Je n'ai rien... Je ne sais pas...

— Dis, Dédé, qu'est-ce que tu as? Dis-le... à moi, tu peux bien...

— Non... Je n'ai rien... je t'assure...

— Si, tu as quelque chose. Tu pleures. Pourquoi?... dis, Dédé... Moi, je veux savoir!

Je savais!... Dédé pleurait... Je savais quelles larmes avivaient la tendresse de ses yeux, quel vertige révélait leur soudaineté! Il chercha un appui sur mon bras. Son visage, longtemps et silencieusement désiré, frôla mes lèvres. Je le retins contre moi, l'âme écrasée d'une interrogation frémissante de peur, ivre de joie...

Dédé voulait bien...

Alors, nos bras s'enlacèrent; ma bouche suivit au hasard, de son cou à ses yeux, la forme brûlante de sa joue et retomba, sans les chercher, au bord de ses lèvres douces de toute l'adorable amertume de ses larmes... Et j'osai lui dire, tout bas, très bas, comme si ma voix s'était perdue dans les mousselines embaumées de l'autel, parmi les fleurs:

— Je t'aime, Dédé...

Il entendit. Sa bouche, à l'instant, avec force, communia sur mes lèvres au puéril aveu qu'il attendait. Et ses yeux se recueillirent sous le battement précipité de ses paupières alourdis d'une volupté qui se révélait à nous pour la première fois...

Dans ce baiser fou, je pris tout ce qu'il abandonnait à la pureté tremblante de mes désirs; il reçut tout ce que je lui pouvais donner de l'affection dévouée de mon âme à peine consciente du frisson de ma chair...

Oui, oui, je sais encore que cela est singulier, qu'elles sont déconcertantes, ces amours empreintes de la gravité mutuellement respectueuse de deux enfants dont les âmes débordent l'une vers l'autre malgré les étonnements de la raison, et dont les corps, ignorants des contacts suprêmes, s'abandonnent à la joie nouvelle et passagère d'un vrai baiser.

Si près des caresses échangées des mamans, c'était presque l'accolade fraternelle, mais avec, en plus, toute la profondeur que n'ont pas celles-là, ni celle-ci... La bouche de Dédé, dans la solitude engageante de la chapelle proche, c'était la spontanéité délicieuse, l'audace d'une tendresse j'aillié de la chair, le fruit savoureux éclos des regards inexplicables, des rencontres chastes et brûlantes des yeux et des mains...

De celui-là, je ne me suis pas confessé comme des autres, ceux que Zézette sollicitait. Je ne l'ai pas joint à l'énumération puérile de mes pensées, de mes paroles, de mes actions et de mes omissions. J'aurais crié au prêtre de Dieu, s'il avait su cela je ne sais par quel hasard, s'il avait su que, doucement, s'était écoulée dans ma bouche altérée la clarté limpide des yeux de mon ami:

— Mon père, j'ai baisé l'âme de Dédé!...

J'aurais crié à tout le collège, affolé de cette joie dont on m'eût accablé comme d'une ignominie:

— Oui, j'aime Dédé! Oui, j'ai baisé sa bouche défaillante, parce que depuis des mois, sans le savoir, je la désirais; parce que je sais maintenant que les joies de ma chair sont dans ses yeux, et toutes les joies de mes yeux dans sa chair... J'ai besoin de beauté. Lui me la donne: je la prends. Je l'aime. Mon âme se fond dans son âme. Mes mains ne veulent plus s'arracher de ses mains. Il est ce que je cherchais... Et j'irais recevoir la Blancher pure du Christ éternel et compatissant que vous m'enseigniez, devant qui s'effondre mon adoration, avec le jeûne de ma bouche rompu aux larmes de ses yeux, avec la tranquillité de mon âme intacte, comme si mes lèvres d'enfant, dans la brusquerie d'un baiser, se fussent rencontrées avec les lèvres de ma mère...

— — —  
Depuis longtemps j'appartenais à Dédé, mais en silence. J'ignorais sa volonté, sa pensée.

L'aquiescement de sa chère bouche fut l'aveu.

Il m'apprit que, dans la solitude de mes rêveries, depuis l'autre octobre, depuis le col blanc dont ses frêles mains inhabiles ne pouvaient joindre les boutonnières, ses pensées suivaient mes pensées; qu'en regardant ses yeux

mes yeux avaient leur part offerte de beauté. Il ne laissait pas, indifférent, mes regards cueillir en passant, parfum d'une fleur, la joie mystérieuse des siens. Non; la fleur se penchait, amoureuse — comme une fleur — et se donnait, consciente de la volupté issue de sa possession immatérielle... Et ces paroles que, pas une fois, je n'avais osé lui dire, il les devinait toutes prêtes et les avait écoutées. Peut-être les attendait-il depuis des semaines, comme j'attendais, moi, la joie folle de les lui murmurer.

Et voilà que, tout à coup, dans un jour où sa rayonnante image sortit magnifiée des épreuves du théâtre, Dédé lui-même, en le trouble nouveau de son corps d'enfant conquis à la virilité, vient à moi, dans la pénombre déserte du parvis de la chapelle...

Il aurait pu cent fois, à son gré, au dortoir, au théâtre, dans l'irrésistible contact de la scène surchauffée, entre les étroits défilés des décors, témoigner de la détresse de son être joli, malgré le réconfortant hommage des bravos, — il ne le voulut point... L'influence accablante des étrangetés de ce jour; l'attente fiévreuse; les visions de nous tous demi-nus dans le jeu mobile des ombres et des lumières; les caresses des maillots, d'accord avec le contentement de notre avide sensibilité; la musique; le bruit; les trépignements; le succès dont il devait bien se rendre compte malgré la simplicité de son caractère, tout venait de tomber à ses pieds, inutile. Sous les nuées épaisses et l'ondée de l'orage, s'effacèrent les décors, s'éteignirent les feux de la rampe. Le grondement rageur du tonnerre couvrit l'agonie des douces musiques... La foule adulatrice se dissipa sous les averses... L'uniforme reprit dans sa rigidité noire les torsos cambrés, les jambes nues, emportant des rêves...

André se trouva seul, l'âme désemparée.

Il lui fallut aimer.

Je ne sais plus quelles choses tendres, après s'être données, nos lèvres se racontèrent... Après qu'ils eurent ensemble pleuré, nos yeux furent d'accord; et, mieux que de nos bouches rassérénées, d'eux glissa en nos êtres la connaissance de l'amour inavoué jusque-là.

---

## Kameraden sprechen zu uns ...

„... Da meine privaten Rechte hier in meiner Familie nicht geachtet und gewährleistet werden, so bin ich genötigt, aus unserem Geschäft auszuschcheiden und mir eine Stelle in einem Hotel zu suchen. Gerade in solchen schweren Zeiten ist die Gewißheit, irgendwo in einem Kreis von Gleichgesinnten als Kamerad gewertet zu werden, ein Stütze und ein Halt. Darum dürfen Sie der Hochachtung und Wertschätzung Vieler versichert sein...“ Anton.

„... Wenn es mir außerdem hie und da möglich ist, für Ihre Kasse einen kleinen Beitrag zu leisten, so tue ich das um so lieber, als ich im Club auch einen gewissen Halt gefunden habe, indem ich dort flotten, anständigen Menschen begegne, die den Mut haben, zu ihrer Neigung zu stehen. Damit ist mir die Last des Geheimnisses, das ich stets in Familie und Gesellschaft mit herumtrage, bedeutend erleichtert worden. Die Abwechslung am Mittwoch Abend ist für mich eine willkommene Zerstreung, nachdem ich eine ganze Woche lang die trockene Staats- und Gesetzesmaterie verarbeitet habe...“

H. K.